

MARIE LAURE DAVID

L'île

Je me souvenais de ce regard. Le jeune soldat pensif regagnait son camp à pas lents, traînant sur le chemin.

Il s'était arrêté lorsque le tracteur dans lequel nous étions tous entassés l'avait croisé. Son regard s'était collé à David avec une humidité de fleur épanouie, s'était collé à la peau blonde de David, à ses yeux fuyants.

Nous étions passés lentement. Le tracteur peinait et cahotait sur le chemin défoncé aux ornières profondes qui était la seule route de l'île. Lui était resté planté là, indécis, indifférent. Puis, intimement sûr de ce qui arriverait, il s'était détourné, fixant l'horizon de broussailles avec une sorte d'ennui.

Après une hésitation et quelques jurons, David avait sauté hors du tracteur, laissant un noir conduire à sa place, et il avait suivi le soldat à travers le tenace nuage de poussière que nous avions soulevé. Je me demandais s'ils avaient marché longtemps, balançant leurs corps paresseux l'un près de l'autre, et parlé, s'ils s'étaient étreints dès notre disparition.

Les jours suivants le soldat avait réapparu. Il tendait une corde pour aider à amarrer le bateau, il portait un message, il venait chercher de l'eau à la source. Il appartenait à un détachement de la marine britannique en mission dans ces eaux. Il avait toujours ce regard absent, sauf quand il vous fixait, mais rarement, rapidement. Alors il ressemblait à un animal qui cherche un maître et promet de le trahir.

Pourquoi s'attarder à ce qui n'avait été qu'un regard? J'avais moi-même un amant aux yeux durs que le désir transformait, lui aussi, en traître.

Le soir, le soleil se couchait vite dans un embrasement sans mesure, puis la nuit coulait sur nous en longues étreintes chaudes et moites. Alors il ne faisait pas bon être seul.

Dans le dortoir des employés, derrière la salle de ce hangar, découpé en cellules, qui nous servait de maison, on entendait de grands soupirs, des gémissements de vraie douleur, capables d'inquiéter le cœur le mieux accroché, et parfois des encouragements sourds: *Be relax... Be relax my boy...* Toutes bonnes paroles troublantes si l'on savait qu'il n'y avait sur ces terres aucune autre femme que la maîtresse de maison et moi.

Betty avait pris possession de l'île en des temps lointains et elle l'avait échangée contre une poignée de dollars. Depuis son visage s'était fané, bien qu'elle n'eût guère plus de trente ans, et ses yeux froids, lassés, rêvaient de fuir. Elle s'occupait de nous avec nonchalance et quand bon lui semblait.

Be relax my boy... et dehors le grand ciel des Caraïbes, brillant et courbe, nous enfermant. Nous restions souvent tard le soir à l'abri de la véranda avec le sentiment que quelque chose arriverait, que l'un de nous prononcerait les paroles que nous attendions, dont nous avons besoin, que nous étions venus chercher de très loin. Mais au lieu de cela nous lancions dans la nuit des phrases légères et inutiles et poursuivions des discussions en marge de ce qui importait.

Il y avait beaucoup d'argent à gagner, ou à perdre, sur cette île, simple arc de sable émergeant des coraux, avec un seul arbre, un lac d'eau saumâtre, et des broussailles. Nous étions là pour ça, pour en saccager la beauté morte, mais vierge, mais offerte, pour y amener des fumeurs de cigare et leurs inestimables épouses. Nous étions venus là pour voir et, s'il se pouvait, faire fortune.

Nous avions vu et il aurait fallu agir. Et pour agir, repartir, revenir. Pourtant nous nous attardions depuis des semaines sans nécessité, même si nous étions prêts à jurer le contraire, et nous poursuivions de plus intimes secrets.

Il nous fallait, chacun à sa manière, lier notre vie à l'univers fuyant, chacun à sa manière, chacun son rêve ou son erreur. Cette fièvre nous avait pris là, l'un après l'autre, l'un contaminant l'autre, et nous devenions plus déterminés à mesure que le temps passait. S'il n'y avait pas de place pour tous dans le projet, nous le savions maintenant, il y en avait encore moins dans le monde que nous avions quitté.

Nous étions six, venus avec l'illusion d'échapper aux grandes capitales, nous avons traversé l'océan pour ça, et nous étions devenus, en un mois, bronzés, incivils, et âpres.

Livre-toi, ma beauté, livre-toi, que cela me rassure un peu... je ne serai jamais, jamais assez profond dans cette fleur aux épines sombres, pour que se referme sur moi et m'emprisonne à jamais ton ventre... Toujours il me faudra craindre et recommencer, tourner autour de toi sans te trouver...

Ainsi l'implorait-il en silence et, dans son esprit, les supplications et les malédictions se confondaient. Elle avait les yeux grand ouverts qui regardaient au-dessus de son épaule l'ampoule grise sur le mur d'en face. Le lent balancement de l'homme lui était familier et elle aurait tout donné pour le connaître toujours, tout donné, sauf ce que lui voulait et qui leur échappait à tous les deux.

Et là, sur cette île, trébuchant comme toujours l'un contre l'autre, incapable comme toujours de se séparer, et incapables de s'unir, sauf au long des nuits, des siestes, et de tous les moments où le désir les violentait, ils avaient décidé d'en finir avec ce qu'il croyaient, naïvement, être un sortilège.

Ils ne savaient déjà plus distinguer l'amour d'une haine légère, mais tenace, mais bouleversante, mais désirable enfin.

David était pilote. On ne sortait de l'île qu'à bord du petit avion bimoteur, bon pour six passagers et un peu de fret, des sacs de provisions en général. Le courrier nous était largué par d'autres avions semblables qui, suivant la longue trace de Turks and Caicos Islands, lâchaient ici et là leur cargaison.

David s'enfermait souvent dans le petit bureau de la Compagnie fondée par Betty et tapotait la radio, envoyant et recevant des messages obscurs à tous, sauf à lui. Il était infatigable, avait toujours une tâche urgente à accomplir, surveillait avec le plus grand sérieux les dérisoires travaux de voirie, réparait les moteurs, et rédigeait de longs rapports dans son bureau. Il ne se joignait à nous que lorsque c'était vraiment nécessaire et demeurait taciturne. Il ne nous permettait pas de l'approcher,

ne faisait aucun pas à notre rencontre, mais nous subissions le pouvoir de sa force sans faille et de son impassible beauté d'Irlandais, coulée dans l'or.

Quand il disparut avec l'avion et qu'après cinq jours nous fûmes fatigués de l'injurier dans toutes les langues, les quelques employés noirs qui nous avaient en charge allèrent à la recherche de poisson et, puisqu'il était devenu plus important de trouver à manger que de continuer à faire des plans, ils nous apprirent à pêcher.

Les langoustes se laissaient prendre à la main à quelques mètres de profondeur, il y en avait quantité, et les poissons les plus étonnants s'accrochaient rageusement aux cuillers d'acier filant derrière nos bateaux. C'était simple.

Lorsque nous plongions, des petits barracudas aux yeux fixes venaient nous observer et attendaient patiemment, immobiles, je ne sais quel signe de faiblesse.

Betty était devenue étrangement calme depuis qu'on avait découvert qu'elle avait égaré, ou prétendu égarer, les titres de propriété de l'île. Elle allait les retrouver, affirmait-elle sans conviction, ils étaient peut-être dans son coffre à Nassau. En attendant, elle passait de plus en plus de temps dehors, à pêcher seule sur son propre bateau, comme si tout ça ne la concernait pas, comme si ce n'était pas elle qui nous avait fait venir et promis la lune. Lorsqu'elle réapparaissait, un sourire négligent sur ses lèvres brûlées, gonflées par ce soleil sans merci qui faisait la loi sur ses terres, elle s'empressait de s'enfermer dans sa chambre.

Un soir je forçai sa porte. Etre une femme m'en donnait le pouvoir. Après avoir mis du temps à m'ouvrir, elle referma soigneusement la porte à clef derrière nous, puis retourna s'asseoir sur le lit et s'appuya au mur.

J'entrai là pour la première fois. À côté des autres, sa chambre paraissait presque luxueuse. Le lit était large, couvert jusqu'à terre d'une soie rouge, épaisse et chiffonnée. À ses côtés il y avait une lampe posée sur une table basse, qui éclairait peu, avec un abat-jour sur lequel étaient maladroitement peints des

dragons. Un tapis oriental couvrait le ciment craquelé du sol et un grand secrétaire était ouvert sur un désordre de papiers, de lettres et de dossiers aux couleurs passées.

Sur la table de nuit il y avait trois livres, les seuls que j'eusse vus dans la maison où traînaient seulement de vieilles revues abandonnées par des visiteurs. Il y avait aussi un cendrier et quelques mégots. Elle ne fumait pas, mais je reconnus les minces et familiers cigares de David, éteints à mi-longueur.

Elle suivit mon regard mais ne dit rien. Ses yeux si bleus étaient presque noirs dans la pénombre.

— Je crois... commença-t-elle en repoussant derrière ses oreilles ses cheveux fraîchement lavés, je crois....

Elle s'arrêta. Elle se pencha en avant comme pour écouter quelque chose, resta attentive, puis se redressa.

— Ils sont tous derrière la porte? demanda-t-elle.

— Pas derrière la porte exactement... mais en quelque sorte...

— Oui, je vois.

Elle leva les bras et les colla au mur derrière elle puis elle respira profondément.

— J'aime votre robe et votre coiffure... annonça-t-elle sur le ton d'une bonne nouvelle.

Je lui souris. Je n'avais pas envie de sourire. J'avais peur pour elle. De l'autre côté de la porte, ils étaient de moins en moins tendres et ils avaient de moins en moins à perdre.

Les oiseaux criaient étrangement sur la plage. Des cris d'égor-gés. Nulle part sur l'île on ne pouvait échapper à leurs cris. Pas plus qu'au bruit de la mer. Nulle part on ne pouvait être assez loin de la mer pour ça.

— Sacrée horloge ces oiseaux!... Avec eux je sais toujours l'heure... Voulez-vous que je vous la dise?

Sa voix était enthousiaste.

— Entre neuf heures et neuf heures et demi!

Elle regarda sa montre et en frappa le cadran d'un index triomphant.

— Est-ce une visite de courtoisie? ajouta-t-elle, puis elle éclata d'un rire soudain.

Elle paraissait très jeune dans l'ombre, et un peu folle avec ses yeux immenses, trop ouverts, et ce rire qu'elle ne parvenait plus à maîtriser.

J'allai m'asseoir à côté d'elle sur le lit. Elle baissa lentement les bras. Puis, sans cesser de me dévisager avec une curiosité sérieuse, inquiète, elle se rapprocha encore de moi doucement, se rapprocha jusqu'à ce que ses genoux fussent contre mes cuisses.

Alors, après un instant d'hésitation, puis brusquement comme quelqu'un qui tombe, elle me saisit à bras le corps, s'enroula autour de moi et resta là, inerte.

Elle était à peine vêtue d'un kimono court et je contemplai ses longues jambes brunies, ses étroits pieds nus aux ongles décolorés. En allongeant le bras, j'attrapai un des mégots laissés par David, la boîte d'allumettes, et je le fumai silencieusement jusqu'au bout. Puis je la pris par les épaules et l'obligeai à se redresser. Nos visages furent face à face, nos lèvres presque jointes.

Je ne savais rien d'elle, mais sa solitude m'était familière.

— Qu'allez-vous leur dire? chuchota-t-elle d'une voix effrayée.

— Bon Dieu! ... Mais qu'est-ce que vous nous cachez?

Elle leva les mains en signe d'impuissance.

— C'est David... Il est parti avec les titres...

Sa voix était presque inaudible.

— Je vois... soupirai-je. Je voyais très bien et je posai ma joue contre la sienne.

— J'inventerai... gagner du temps... Je dois y aller.

Une expédition fut organisée avec les deux bateaux plats, bons pour passer les récifs, afin de rejoindre les îles voisines, se ravitailler et tenter de retrouver les traces de David.

Ils partirent tous, sauf mon compagnon, et emmenèrent Betty en otage. La dernière vision que j'eus d'elle fut son corps mince dressé à l'avant d'un bateau, son sourire moqueur, et sa main qu'elle agita longtemps vers moi comme un bijou d'écaille.

Nous restâmes donc seuls avec un vieil employé, soi-disant cuisinier, qui ne parlait plus qu'à lui-même dans une langue

incompréhensible et nous fuyait. Il y avait aussi un chien fou dont l'amour et la crainte des hommes le poussaient à hurler sauvagement son bonheur dès qu'on le caressait. Il nous suivait comme notre ombre, rampait pour se rapprocher, et entonnait l'effrayante litanie de sa reconnaissance à la moindre marque d'affection. On racontait que Betty l'avait trouvé là, dix ans plus tôt, dans l'île inhabitée, qu'il y avait vécu seul dans les buissons au bord du petit étang.

Il y avait aussi les oiseaux, leur silence à certaines heures, et un vent léger. Une brise qui venait de la mer et dont le souffle inlassable courbait les palmes et les arbustes. Nous étions seuls, rien ne nous reliait plus à ce que nous avions connu, rien ne nous était familier.

Nos compagnons partis, le poids et l'ordre du monde avaient disparu. Tous les fils qui nous avaient jusque là ligotés se dénouèrent et ce fut comme si la liberté de respirer nous eût été rendue pour la première fois depuis l'instant bref de notre naissance.

Nous examinâmes longuement notre repaire, ses murs abîmés aux cloisons trop minces, les fauteuils d'osier défoncés, la longue table sous la véranda entaillée de tant de repas pris sans soin, les quelques lampes à pétrole de secours. Nous arpentâmes l'île dans toutes ses voies et nous revînmes au soir par la longue plage de l'Ouest. Les vagues les plus lointaines roulaient sur le soleil couchant et l'aspiraient.

Nous étions fatigués, silencieux, étonnés de nous-mêmes. Avant de reprendre le chemin dans les terres qui rejoignait la maison, nous fîmes une dernière halte, allongés et adossés à un monticule de sable et d'herbes en retrait de la plage.

Nous ne pouvions cesser de suivre les vagues dans leur course large et lente, nous ne pouvions détourner nos yeux fatigués des minces plis d'écume qui montaient vers nous en chuchotant.

Dès que nous eûmes tourné le dos à la mer, nous nous sentîmes seuls.

Dans la maison, le vieil homme à face d'iguane avait disparu. La cuisine était fermée à clef, la seule porte solide. Il nous avait laissé sur la table un pain et une cruche d'eau. Nous étions affamés.

*

Il lui prit la tête entre ses mains, toucha ses cheveux encore humides qui bouclaient, caressa ses joues couvertes d'une pellicule de sel et souffla la poussière de sable sur son cou. Il contempla ses yeux qui ne faiblissaient jamais, levés vers lui, et ses lèvres sur lesquelles elle passait si souvent la langue.

Il la lâcha brusquement.

— Eh bien! dit-il, mange ton pain! ... Bois ton eau! ... Et il se renversa dans son fauteuil pour rire à perdre haleine.

— Vas-y! Mange! ... Mange! ordonna-t-il avec une certaine férocité. Mange! Nous avons traversé le monde pour ce pain!

Il le rompit et lui en donna la moitié. La nuit était arrivée en quelques minutes. Les oiseaux lançaient encore quelques cris brefs et le vent, toujours, passait, faisant grincer des portes sur leurs gonds.

Ils n'avaient plus de mots pour ce qui leur arrivait et ils mâchaient leur pain en silence. Une angoisse diffuse se faisait jour entre eux, ils la sentaient sourdre à travers leur silence et se sentaient impuissants. Ils l'avaient oubliée durant cette parfaite journée, oubliée en faisant l'amour, mêlant leur écume à celle de la mer, oubliée dans le tumulte des jours précédents lorsqu'il avait fallu admettre, face au désordre général, l'échec probable de tous leurs projets.

Elle se leva et se dirigea vers leur chambre. Un cube de ciment avec un lavabo planté dans un mur. Elle ouvrit un robinet et aspergea longuement son visage. Quand elle eût fini, elle se retourna. Il était là qui la regardait, appuyé au chambranle de la porte et fumant. Il semblait à bout de forces, comme à bout d'espoir. Son nez et ses lèvres étaient pincées, il serrait les dents et, tandis qu'ils s'observaient, immobiles, à quelques pas l'un de l'autre, ils sentirent très distinctement quelque chose d'informe, mais de terrible, prendre corps en eux.

Il fit un pas vers elle, comme fasciné, un seul pas, et il sut qu'il voulait la détruire. Qu'elle le savait aussi. Elle-même eut le temps de penser qu'elle attendait peut-être cela depuis longtemps. Ses yeux se crispèrent à peine et elle retint son souffle.

Ensuite elle fut sans pensée. Elle essayait seulement de le repousser avec la force de ses yeux, de le maintenir là, à la

hauteur de la porte, et elle pouvait entendre son propre cœur battre. Cela dura, puis une lassitude la prit. Elle cessa de vouloir quelque chose, de vouloir empêcher quoi que ce fût. Elle détourna son regard, vit l'arbre tout seul dans la nuit.

Alors il s'avança vers elle, jeta sa cigarette sur le sol, sur le béton, et commença à la frapper.

Le vertige, les cris, le bruit d'une chaise fracassée contre un mur, la nudité d'un corps arraché à ses vêtements et déshonoré par la douleur, mais le combat, mais le désir, plus violent que la violence, de détruire, mais la haine, vraiment la haine, qui les unissait.

Elle veilla toute la nuit, appuyée aux barreaux du lit, et, comme toujours, passait sa langue sur ses lèvres maintenant tuméfiées.

Tout était devenu simple. C'était fini. Fini leur long espoir de s'aimer en paix. Tout avait été accompli et peu importait qu'ils fussent encore dans le même lit comme des amants ou des ennemis terrassés côte à côte.

— Tout est fini... fini... fini... murmurait-elle sans fin comme une prière et elle se sentait au-delà de toute peine.

À l'aube, lorsque la lumière emplît peu à peu la chambre sans contrevents ni rideaux, il se réveilla un instant, vit ses yeux défaits qui le regardaient sans rien exprimer.

— Comment ça va? demanda-t-il avec toute l'innocence d'un enfant surpris en plein rêve.

Elle ne bougea pas. Il referma les yeux et se pressa contre elle, la renversa, l'attira, et, malgré sa résistance, l'écrasa du poids de son torse, de celui de sa tête entre ses seins.

— J'aime... balbutia-t-il et il se rendormit aussitôt.

Alors, dans la lumière froide qui montait à l'assaut des murs sales, du lit de fer, et qui pâlisait leurs corps emmêlés et morts, elle eut l'impression de glisser à toute allure, sans peur, ni regret, vers un gouffre brûlant et désirable, un sommeil, immense.

Marie Laure David